



Jusqu'au 21 décembre, le Théâtre du Galpon propose une série d'événements sur le thème des apparences. DR

L'HABIT NE FAIT PAS LA FEMME

Au Théâtre du Galpon, à Genève, artistes et historiens questionnent les codes vestimentaires genrés dans un « Temps fort » autour des apparences. Décryptage

CÉCILE DALLA TORRE

Arts de la scène ▶ « Dès que l'homme a perdu son pelage, il s'est vêtu », énonce le Théâtre du Galpon. Marqueur social, le vêtement permet d'identifier un rang, un métier. Mais surtout, il a vite cantonné la gent masculine à des fonctions de pouvoir, reléguant les femmes à l'apparat et à ses longs préparatifs d'usage.

Les codes vestimentaires seront à l'honneur ces jours dans la dernière création chorégraphique de Nathalie Tacchella. « J'ai été punk et ai eu beaucoup de plaisir à transgresser ces codes », sourit-elle. La codirectrice du théâtre genevois questionne leur évolution et utilise en particulier l'uniforme dans sa pièce *Nuit et jour*, à découvrir en décembre – ses danseurs portent celui de l'armée savamment revu et corrigé. Une occasion de réfléchir aux Frontières des apparences, thème du « Temps fort Migrations » cette année. Les idées fusent et infusent au bord de l'Arve, toujours dans un souci égalitaire.

Questionner la contrainte

« Notre réflexion part cette fois-ci de nos trois créations: *Mantik at-Tayr* – *L'Assemblée des oiseaux*, mis en scène il y a quelques jours par Gabriel Alvarez; *Whomyn* de Markus Schmid, issu de son tour du monde d'ONG, gérées pour la plupart par des femmes; et ma pièce de danse *Nuit et jour*. »

Ces spectacles abordent la contrainte, qu'elle soit formelle, sociale ou politique, et l'apparence. « Nous avons également pris appui sur le travail de Valentine Savary, qui traite du vêtement dans l'aristocratie du XVIII^e siècle et de sa fabrication », raconte Nathalie Tacchella.

La costumière de théâtre indépendante se passionne pour la reconstitution historique. Elle s'est intéressée plus précisément à la robe que portait Madame D'Épinay sur son portrait peint par Liotard, exposé au Musée d'art et d'histoire de Genève. Et en l'occurrence à ses dessous.

Par « dessous », entendez le « corps à baleine » en vogue au XVIII^e siècle, précurseur du corset apparu dans les années 1840. Lors de sa performance-conférence *Habillage en public*, Valentine Savary en vêtira minutieusement une spectatrice, tout en expliquant les savoir-faire en jeu (lire page suivante).

Les inégalités perdurent

On enchaînera par une table ronde sur « le vêtement féminin du XVIII^e siècle à nos jours ». Y sera également associée l'historienne Elizabeth Fischer, professeure et responsable du département Design mode, bijou et accessoire à la Head genevoise – Haute école d'art et de design. Elle éclaire ici notre rapport au vêtement à travers les siècles, marqué par des inégalités entre hommes et femmes.

Contraintes et libertés. Ce sera l'un des enjeux de la table ronde, dont on présente ici un avant-goût. « Quelle marge de manœuvre avait Madame D'Épinay? Qu'est-ce qui a changé depuis son époque? En quoi les conventions de son temps marquaient, rassuraient ou divisaient? Aujourd'hui, on croit que ces règles ont disparu mais elles sont devenues implicites. Comment les connaît-on?

Qu'est-ce qui fait qu'un training sera perçu différemment selon qu'il est porté par un réfugié bosniaque ou un membre de la haute société? », questionne Nathalie Tacchella. A ses yeux, ce qui est implicite est difficile à contrer et à faire évoluer.

« En France, sous l'Ancien Régime, les règles vestimentaires étaient consignées dans les lois somptuaires. Ça a prétendument changé avec la Révolution. Mais ces règles qui mettaient hors-la-loi les femmes en pantalon n'ont été abrogées que tout récemment, il y a quatre ans environ », explique Elizabeth Fischer.

L'habit du pouvoir

« Avant la Révolution, les hommes pouvaient porter des bijoux, de la dentelle, des couleurs; ils se maquillaient aussi », détaille-t-elle. Puis les conventions évoluent et le costume trois pièces noir – veston, pantalon, gilet – devient la norme pour tous, quelle que soit l'appartenance sociale.

Seule la matière distingue l'éternel complet à la mode: les hommes en bas de l'échelle sociale le portent en lin et en chanvre. A l'inverse, il sera en soie et en velours pour les plus fortunés. « Il faut un œil averti pour les distinguer. Mais surtout, il existe une énorme différence de genre. La mode change considérablement pour les femmes au fil du temps. Tandis que pour les hommes, depuis plus de deux siècles, du juge à l'assassin, en passant par les jurés et l'avocat, tout le monde porte la même tenue. » Il existe un habit respectable au masculin, mais quid de son équivalent féminin?

« L'habit du pouvoir a acquis une légitimité en raison de sa longévité »

Elizabeth Fischer

« Au Conseil fédéral, les femmes sont vêtues d'une blouse blanche et d'une veste foncée pour s'habiller comme les hommes. L'habit du pouvoir a acquis une légitimité en raison de sa longévité. Tous égaux? Non. C'est bien le mot 'fraternité' qui figure aux côtés de 'Liberté, égalité', et non le terme 'sororité', insiste Elizabeth Fischer.

Le corps féminin, lui, a longtemps vécu sous la contrainte. Au XVIII^e siècle, les femmes s'habillaient avec un « corps à baleine », remplacé par le corset au XIX^e siècle, au cours duquel elles voient leurs droits régresser. « Vivienne Westwood, qui est féministe, est très attentive à cela. C'est pour cette raison qu'elle ne reproduit jamais le corset du XIX^e siècle, mais se réfère toujours au corps à baleine du XVIII^e siècle. »

Ne pas se démarquer

Une contrainte que l'historienne nuance toutefois: « Si les femmes ont toujours vécu avec un corset ou un corps à baleine, elles montent à cheval en amazone – ce qui est plus difficile qu'à califourchon –, gravissent le Mont-Blanc ou sautent des obstacles sans problème.

Elles préfèrent avoir un corps contraint car elles trouveront ainsi un mari et une place •••

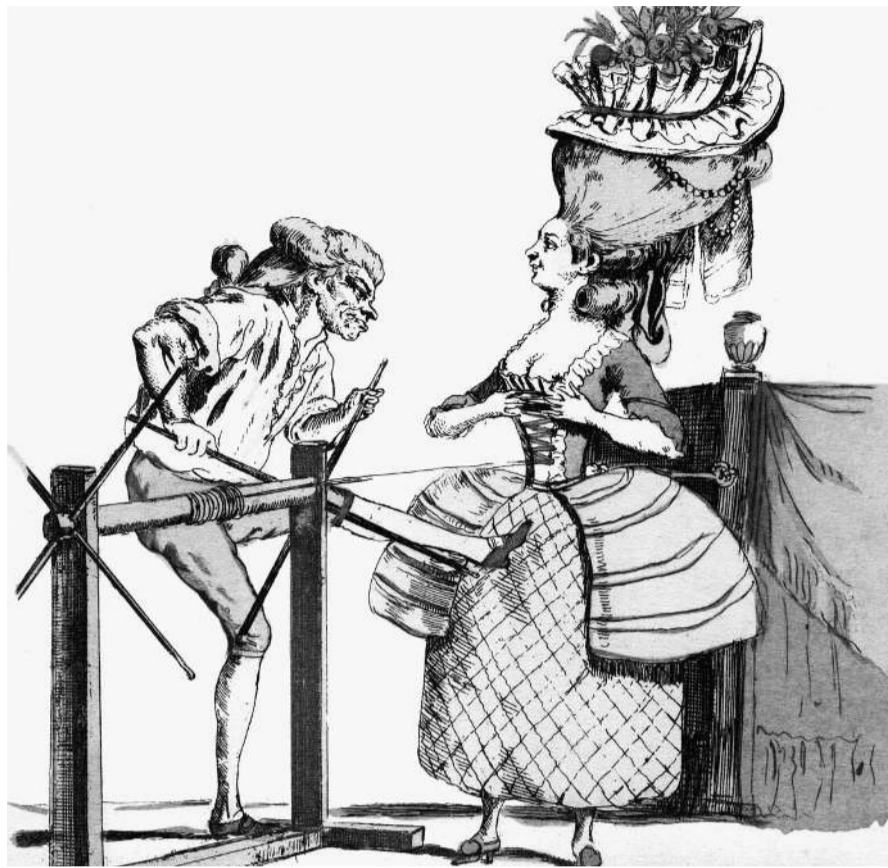
... sociale. Ce confort émotionnel et psychologique du fait de l'appartenance à un groupe est primordial.» Ne pas se démarquer par une tenue vestimentaire peu conventionnelle, c'est ce que la jeune génération a également tendance à prôner aujourd'hui. Une uniformisation de l'habillement prévaut en effet alors que la société n'est plus régie par les codes d'antan. Les jeunes seraient-ils devenus grégaires et moins contestataires, demande Nathalie Tacchella? Un effet des réseaux sociaux et de l'apparition de girls ou boys bands, qui auraient tendance à créer une proximité avec les modèles auxquels se réfère la jeunesse, selon Elizabeth Fischer.

«L'habillement est un équilibre, une tension entre une identité commune et le point jusqu'auquel on se distingue d'un groupe ou d'une génération.» Quant à l'uniforme, il n'en demeure pas moins un vêtement genré. D'abord conçu pour les hommes, il est utilisé dans différents corps de métiers – police, armée, fanfares, domaine médical – ou à l'école. «À l'Académie française, outre leur costume, les hommes sont aussi munis d'une épée. Cet uniforme est compliqué à créer pour les femmes.»

La jupe, habit de la faiblesse

Si, dans l'inconscient collectif, la jupe incarne la faiblesse, le pantalon est devenu synonyme d'occupation de l'espace public et de pouvoir au cours de l'histoire, explique Elizabeth Fischer. «Au XIV^e siècle, hommes et femmes portaient des robes. Celles-ci se sont alors raccourcies, clergé, femmes et grands administrateurs faisant exception à la règle.»

Le pantalon ou «bifide» sert à porter l'épée et vise à la défense.



Le corset fait son apparition au XIX^e siècle. «LE CORSET DANS L'ART ET LES MOEURS», 1933.



Le corset à baleine, élément de l'habillement au XVIII^e siècle. DR

«Depuis ce siècle, la dichotomie des genres s'est mise en place, renforcée par la Révolution française. Le pouvoir économique était aux mains des hommes et non des femmes.»

Aujourd'hui, «certains milieux professionnels imposent le port de la jupe aux femmes, notamment dans des fonctions de représentation», souligne Elizabeth Fischer dans son article «Le

monde pour un pantalon», à paraître dans un essai thématique¹. «On dit toujours à une femme qu'elle l'a bien cherché si elle s'est fait importuner alors qu'elle était en jupe. Pourquoi ne peut-elle

pas montrer son corps? A l'inverse, on oblige les volleyeuses à jouer en bikini car c'est plus télévisuel. L'apparence est toujours plus problématique pour les femmes. On les dit libres dans

nos sociétés, mais une contrainte pèse toujours sur elles.»

Pour preuve, une récente polémique au festival de Cannes, où les femmes n'étaient pas autorisées à monter les marches sans hauts talons. «La contrainte d'être 'sexy' est permanente, un vocabulaire qui revient systématiquement pour le sexe féminin. On est loin d'une société égalitaire.»¹

¹ *Nuit et jour*, du 4 au 16 décembre, Théâtre du Galpon, Genève, www.galpon.ch

² Table ronde sur le vêtement féminin du XVIII^e siècle à nos jours, dimanche 9 décembre, 15h, Théâtre du Galpon.

³ *Performances culturelles du genre, le travestissement*, sous la direction de F. Lignon, A. Castaing, Presse universitaire de Provence, 2018.

«JE COMPRENDS ENFIN CE QUE SUBISSENT LES FEMMES»

Umberto Eco ► Evoquer les contraintes qui pèsent sur le corps avec Elizabeth Fischer nous amène à parler des jeans taille basse. «Les médecins s'en sont émus car ils perturbent les reins», note l'historienne. Elle cite une anecdote racontée par Umberto Eco dans *La Guerre du faux*. Après avoir perdu du poids, il dit arriver à porter un jeans plus serré, tout en ayant une pensée pour ses hanches.

«Cet habit de la nonchalance et du laisser-aller me contraint dans mes mouvements. Je comprends enfin ce que subissent les

femmes et pourquoi les moines ont mis des habits larges pour réfléchir», écrit-il dans le chapitre *La Pensée lombarde*. «La millénaire oppression des femmes est due aussi au fait que la société leur a imposé des armures qui les poussaient à négliger l'exercice de la pensée. La femme a été rendue esclave par la mode, non seulement parce que celle-ci, en lui imposant d'être attirante, la transformait en objet sexuel; mais surtout parce que les machines vestimentaires qui lui étaient conseillées lui imposaient psychologiquement de vivre pour l'extériorité.» CDT

La costumière habille le public

Performance ► Dans *Habillage en public*, Valentine Savary proposera à une spectatrice de se glisser dans un costume du XVIII^e siècle.

Valentine Savary¹ exerce le métier de costumière de théâtre, profession rare, qui attend toujours la reconnaissance d'un brevet fédéral en Suisse. Elle habille souvent les comédiennes et comédiens des mises en scène d'Eric Devanthéry, dont deux pièces de Victor Hugo bientôt à l'affiche de Pitoëff, à Genève. Elle est également fascinée par la reconstitution historique, qu'elle a pratiquée à Londres auprès de puristes réputées, à la School of Historical Dress ou au Shakespeare Globe.

«J'y ai pris des cours avec Jenny Tiramani, l'une des pontes dans ce domaine. Lorsque les Londoniens cherchent un type précis de lacet, qu'ils ne trouvent pas dans le commerce, ils le tissent.» Un art chronophage, à contre-courant de notre ère du tout-jetable et de la surconsommation.

Reconstituer le vêtement porté par l'écrivaine Madame d'Épinay sur la toile de Jean-Etienne Liotard, visible au Musée d'art et d'histoire de Genève, germe à son retour d'Angleterre. C'est là qu'elle se familiarise avec ce tableau référencé comme une source iconographique précieuse pour expliquer

les différentes pièces constitutives du vêtement féminin du XVIII^e siècle.

Madame D'Épinay, amie de Rousseau ou de Diderot, a une trentaine d'années lorsqu'elle se rend à Genève, en 1754, afin de consulter un précurseur de la médecine douce. Elle s'y fait portraiturer dans sa robe bleue.

«Refaire cette robe revient à plus de cinq cents heures de travail, y compris les sous-vêtements. En somme, tout ce qui ne se voit pas sur le tableau: les dites 'structures', essentiellement composées du 'corps à baleine'. L'idée est de ne pas utiliser la machine à coudre. Le temps de réalisation sera donc beaucoup plus long.»

En attente de fonds pour pouvoir réaliser son projet, et la pièce de théâtre dans laquelle il s'inscrira, Valentine Savary présentera au Galpon une sorte de *work in progress* en se focalisant sur un corps à baleine déjà réalisé pour le théâtre, autour de la thématique du corps contraint. L'idée est d'en habiller une spectatrice pendant sa conférence.

«Le corps à baleine apparaît au XVIII^e siècle, alors que la publicité pour les corsets lacés et serrés se développe au XIX^e siècle.» Elle en expliquera le processus de fabrication, notamment les différences entre la réalisation d'un vêtement pour le théâtre et le travail de recons-



Madame D'Épinay, femme de lettres, pose pour le peintre Jean-Etienne Liotard. La toile est visible au Musée d'art et d'histoire de Genève.
«LIOTARD: CATALOGUE, SOURCES ET CORRESPONDANCE», MARCEL ROETHLISBERGER ET RENÉE LOCHE.

titution historique. «Le costume de théâtre est censé être vu de loin. Les comédiens doivent aussi se changer vite.»

«Aujourd'hui, les fanons de baleine ne sont plus utilisés en couture. Ils présentaient l'intérêt de s'assouplir au fil du temps, comme le cuir des chaussures. Or ils ont été remplacés par un matériau plastique», note la costumière.

A son projet participera Marquita Volken, archéologue de formation, qui a entrepris un travail de reconstruction de chaussures anciennes, exposées dans son Musée de la chaussure à Lausanne. Valentine Savary l'a chargée de reconstituer les souliers portés par Madame d'Épinay. «On a perdu tous les savoir-faire existants. Elle doit les réapprendre, et tout faire elle-même», déplore la costumière.

Habillage en public sera complété par des lectures de Rachel Gordy, comédienne, en lien avec le vêtement féminin, qui marqueront une «respiration dans ce cours sur le vêtement historique». Erzszi Kukorelly, dix-huitième spécialiste en études genre, interviendra également au cours de cette performance mise en scène par Fabrice Huggler. CDT

¹ Lire notre portrait dans *Le Courrier* du 11 décembre 2015.

Dimanche 9 décembre, 14h, Théâtre du Galpon, Genève, www.galpon.ch